



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

43 | 2011

L'ordre électoral : savoirs et pratiques

Odile ROYNETTE, *Les mots des tranchées.
L'invention d'une langue de guerre, 1914-1919*,
Paris, A. Colin, 2010, 286 p. ISBN :
978-2-200-35386-5. 22 euros.

Natalie Petiteau



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4188>

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 13 novembre 2011

Pagination : 171-173

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Natalie Petiteau, « Odile ROYNETTE, *Les mots des tranchées. L'invention d'une langue de guerre, 1914-1919*, Paris, A. Colin, 2010, 286 p. ISBN : 978-2-200-35386-5. 22 euros. », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 43 | 2011, mis en ligne le 13 juillet 2012, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4188>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

Tous droits réservés

Odile ROYNETTE, *Les mots des tranchées. L'invention d'une langue de guerre, 1914-1919*, Paris, A. Colin, 2010, 286 p. ISBN : 978-2-200-35386-5. 22 euros.

Natalie Petiteau

- 1 En prolongeant avec ce livre son étude sur *Les mots des soldats*, Odile Roynette achève de démontrer la fécondité d'une démarche qu'elle avait déjà engagée dans *Bons pour le service*¹. Elle propose en effet de retrouver, par l'étude du langage, d'importantes traces de la vie des hommes en guerre. Les mots en temps de guerre sont porteurs d'enjeux, la langue joue un rôle dans la définition de l'identité individuelle et collective, devenant une des dimensions des cultures de guerre. Elle doit donc être objet d'histoire en soi, piste qui avait déjà été indiquée par Lucien Febvre, soucieux de cerner « l'outillage mental » et l'histoire des mentalités et des sensibilités. Odile Roynette a également mis à profit les propositions de Pierre Bourdieu sur la langue, ses usages et les dimensions performatives de la parole. La lecture du vétéran américain Paul Fussell l'a également encouragée à envisager l'obscénité verbale comme un acte culturel, une technique de subversion des contraintes et des peurs, un mode d'autodérision permettant aux combattants de se maintenir en vie. Témoignant des transformations que subissent ceux qui font la guerre, la langue est donc un moyen de connaître l'intimité combattante. Passant d'une source à l'autre (presse, journaux de tranchées, correspondances, littératures et études lexicales de l'époque), Odile Roynette montre comment la langue a été un des moyens d'affronter la guerre.
- 2 Les civils, et tout particulièrement les femmes, éprouvent le besoin de partager l'épreuve des combattants et le font notamment par une connivence en matière d'usage de l'argot militaire qui permet de dédramatiser les situations. Il a également pour vocation de tourner l'ennemi en dérision – comme avec l'emploi du célèbre « Boche », dont les

origines sont minutieusement analysées. Mais le langage est surtout perçu par les combattants comme un moyen de resserrer les liens entre eux, alors même que l'opinion cherche à entrer dans le secret de leurs existences. Un débat s'ouvre alors autour de l'argot des tranchées : le parler, n'est-ce pas accepter un ensauvagement dû à la guerre, n'est-ce pas renoncer aux valeurs de la civilisation ?

- 3 À partir de l'automne 1916, apparaît un discours savant : Marcel Cohen rejette l'idée de l'invention d'une « langue poilue » et souligne l'importance des transferts sémantiques du langage populaire à l'argot militaire. Un autre linguiste, Robert Gauthiot, plus radical, nie l'existence d'un argot des tranchées ; la guerre aurait simplement diffusé un argot parisien, mélangé avant-guerre à celui des soldats et des prostituées. D'autres viennent contester ces dénégations. Albert Dauzat a diffusé une enquête systématique, par voie de presse et de *Bulletin des armées*, à laquelle il a obtenu y compris des réponses collectives révélant l'importance des appartenances régimentaires. Il met ainsi en évidence le fait que la part des néologismes concerne un tiers du vocabulaire de guerre, le reste provenant de mots anciens et d'argot parisien. Dauzat se préoccupe de la cause nationale et s'emploie à souligner que cette langue reflète l'héroïsme du peuple français. Son travail est prolongé par celui de Gaston Esnault, qui a multiplié les observations directes. Il constate qu'il existe en réalité une « langue populaire qui s'invente dans et pour la guerre », la « langue poilue », celle de la nation en guerre, et pas seulement celle de l'armée, et l'argot y occupe une place importante. La guerre a bien eu un impact culturel sur les pratiques langagières.
- 4 Mais les linguistes ne sont pas les seuls à avoir porté un intérêt à la langue de guerre : les œuvres littéraires mettant en scène la vie des combattants y ont accordé une grande importance et l'historienne y trouve également d'importants témoignages sur les mots des tranchées. Car les écrivains se sont affrontés à la difficulté de restituer les manières de parler des soldats et la publication du *Feu*, d'Henri Barbusse, en décembre 1916, a marqué une rupture esthétique en la matière. L'ouvrage diffère radicalement des images littéraires traditionnelles qui ont utilisé nombre de clichés linguistiques, en réponse au désir du public d'entendre un écho de la guerre, fût-il déformé. Odile Roynette rappelle que Barbusse a puisé la matière de son roman dans son expérience. Il l'a écrit avec la certitude que la guerre, épreuve corporelle et physique intense, se traduit aussi dans la parole : « faire la guerre, c'est plonger dans un bain sonore profondément différent qu'il faut restituer si l'on veut traduire l'expérience combattante ». Le langage a selon lui fabriqué une solidarité indispensable à la survie du groupe au quotidien. *Le Feu* met en scène argot parisien et argot militaire, mais aussi parlars provinciaux. Son but est de restituer une violence verbale qui témoigne de la transformation de l'homme par la guerre, ce que Jean Norton Cru s'est refusé à recevoir comme tel. Le but de Barbusse était avant tout de rendre visible l'importance des ravages causés par la guerre. Ce projet esthétique trouve sa postérité dans les œuvres de Dorgelès ou de Genevoix, qui voient eux aussi dans la langue un révélateur de l'expérience combattante.
- 5 Reste que ce vocabulaire est le fruit d'une sédimentation lexicale : Odile Roynette propose même d'envisager la Grande Guerre comme un aboutissement plutôt que comme un commencement, et c'est pourquoi ce livre intéresse pleinement le XIX^e siècle. On peut aisément être convaincu de cette généalogie en prenant en compte par exemple ce que Ferdinand Bruno a restitué du langage des hommes de la Grande Armée. À la première strate lexicale forgée entre Révolution et Empire, s'ajoute celle qui s'est constituée entre 1850 et 1870. La banalisation de l'argot militaire s'accélère ensuite entre 1880

et 1914, alors que s'y introduit la langue des colonisés. Les mutations des techniques de guerre se traduisent également dans ce vocabulaire, qui ne permet pas, à lui seul, de nommer le quotidien des combattants de la Grande Guerre. C'est pourquoi ils empruntent à l'argot des civils, employé aussi pour désigner la violence de guerre. Parallèlement, les néologismes concernent notamment le matériel militaire.

- 6 Odile Roynette s'interroge par ailleurs sur les modalités de la parole et de l'écoute en milieu combattant afin de montrer que les méthodes des différentes enquêtes n'ont pas totalement anéanti la parole des humbles. Cette parole est passée certes par de nombreux filtres, mais il en reste des échos qui disent l'intimité combattante et la matérialité de l'expérience de guerre. L'oralité a joué un rôle essentiel dans la construction de l'identité combattante. Tout ce qui touche au corps ou à la nourriture et à la boisson a généré une véritable proximité verbale. On appréciera particulièrement qu'Odile Roynette livre ici de surcroît des comparaisons avec l'Allemagne et la Grande-Bretagne, montrant les similitudes d'une armée à l'autre.
- 7 Elle montre enfin les trajectoires que peut suivre le langage des combattants en utilisant tout d'abord la correspondance de Jules et Laure Isaac : la lettre est un lieu d'une divulgation partielle du langage du front. Le journal d'Yves Congar permet à l'auteur de souligner que le vocabulaire juvénile porte lui aussi les traces de la guerre. N'oublions pas enfin que les usages politiques de la langue de guerre ont contribué à sa diffusion. Au total, les mots ont bien été pour les combattants un moyen d'affronter la guerre, y compris en essayant d'en dire l'indicible. La démonstration d'Odile Roynette est particulièrement convaincante. Preuve est faite que l'auteur s'impose comme l'éminente spécialiste de cette approche de l'anthropologie historique. Ce livre est une contribution majeure non seulement à l'histoire de la Première Guerre mondiale et des cultures de guerre, mais aussi à celle des sensibilités des hommes et des femmes du XIX^e siècle finissant.

NOTES

1. . Odile Roynette, *Les mots des soldats*, Paris, Belin, 2004 ; Odile Roynette, *Bons pour le service ! L'expérience de la caserne en France à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Belin, 2000.